« L’histoire de l’ascète Nârada »

«André Malraux, Oeuvres complètes, volume III, Le Miroir des limbes (Antimémoires,III, I), Gallimard, La Bibliothèque de la Pléiade, 1996, p.198-202.»

Dans la solitude de la forêt, l'ascète Nârada médite, le regard fixé sur une petite feuille éclatante. La feuille commence à trembler ; bientôt, le grand arbre tout entier frémit comme au passage des moussons, dans la luxuriance immobile sur le sommeil des paons : c'est Vishnou.

« *Choisis entre tes souhaits*, dit le bruissement des feuilles dans le silence.

—*Quel souhait formerai-je, sinon connaître le secret de ta mâyâ ?*

—*Soit ; mais va me chercher de l'eau*.»

Dans la chaleur, l'arbre flamboie.

L'ascète atteint le premier hameau, appelle. Les animaux dorment. Une jeune fille ouvre. « *Sa voix était comme un nœud d'or passé autour du cou de l'étranger* » ; pourtant les occupants le traitent en familier au retour longtemps attendu.

Il est des leurs depuis toujours. Il a oublié l'eau. Il épousera la fille, et chacun attendait qu'il l'épousât.

Il a épousé aussi la terre, l'écrasant soleil sur les sentiers de terre battue où passe une vache, la rizière tiède, le puits que l'on anime en marchant sur sa poutre horizontale, le crépuscule sur les toits de palmes, la flamme rose des petits feux de bouse dans la nuit. Il a connu le bourg où passe l'inépuisable route ; où sont les acrobates, l'usurier, le petit temple aux dieux enfantins.

Il a découvert les bêtes et les plantes secourables, la tombée du soir sur le corps épuisé, la profondeur du calme après la récolte, les saisons qui reviennent comme le buffle revient du point d'eau à la fin du jour. Et le sourire des enfants maigres, les années de

disette. Son beau-père mort, il est devenu le chef de la maison.

Une nuit de la douzième année, l'inondation périodique noie le bétail, emporte les habitations. Soutenant sa femme, conduisant deux de ses enfants, portant le troisième, il s'enfuit dans la coulée de la boue primordiale. L'enfant qu'il porte glisse de son épaule. Il lâche les deux autres et la femme pour le ressaisir : ils sont emportés.

À peine s'est-il redressé dans la nuit emplie par le fracas gluant, qu'un arbre arraché l'assomme. L'épais torrent le jette sur un rocher ; lorsqu'il reprend à demi connaissance, seul l'entoure le limon calmé où dérivent des cadavres d'arbres chargés de singes…

Il pleure dans le vent qui s'éloigne. « Mes enfants, mes enfants… »

« Mon enfant, répond en écho la voix soudain solennelle du vent, où est l'eau ? J'ai attendu plus d'une demi-heure… »

Vishnou l'attend dans la forêt au flamboiement immobile, devant le grand arbre frémissant.